

PRESES  
UNIVERSITAIRES  
DE FRANCE

Olivier Soutet

# La Littérature française de la Renaissance

2003674

860

QUE SAIS-JE ?

# *La littérature française de la Renaissance*

OLIVIER SOUTET

Professeur à l'Université de Dijon

*Troisième édition mise à jour*

**18<sup>e</sup> mille**

1048

1602

36454



DL-12.7 1957 16871

*Cette fantaisie est plus  
seulement conçue par inter-  
rogation ; « Que sçay-je ? »  
(MONTAIGNE, Essais, II, 12.)*

ISBN 2 13 046856 x

Dépôt légal — 1<sup>re</sup> édition : 1980  
3<sup>e</sup> édition mise à jour : 1994, décembre

© Presses Universitaires de France, 1980  
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



## INTRODUCTION

Age d'éclatements et d'éclats, la Renaissance est probablement de toutes les grandes époques qui composent notre histoire, française et européenne, politique et culturelle, sociale et économique, l'une de celles qui, de Michelet et Burckhardt à Delumeau et Foucault, ont suscité le plus de définitions contradictoires et de révisions étonnantes.

Eclatement de l'espace global tout d'abord puisque les bornes du monde connu reculent avec une rapidité et une ampleur jusque-là inconcevables.

Eclatement de l'espace européen ensuite et ce, dans deux sens : d'une part, un éclatement externe puisque, artisan et bénéficiaire de la percée maritime et commerciale, l'Europe commence à distancer de façon décisive des civilisations dont le développement était jusqu'alors sensiblement parallèle au sien ; d'autre part, un éclatement interne qui n'est autre que celui de la « nébuleuse chrétienne » (J. Delumeau) sous les coups de la Réforme. Ainsi, fait apparemment surprenant, tandis que le champ du connu s'agrandit, les frontières des Etats européens se précisent, ce qui conduira, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, au « triomphe des Etats continus sur les constructions politiques spatialement discontinues » (P. Chaunu) avec tout ce qui en résulte, notamment dans l'ordre des institutions (absolutisme, centralisation, progrès des langues nationales) et dans celui des mentalités (idée de patrie).

Eclats des voix qui, sur plusieurs générations et du sud au nord de l'Europe, refusent progressivement les vieux schémas de pensée et les vieilles formes d'expression, animées qu'elles sont par un double souci de restauration (c'est l'essence même de l'humanisme de la première génération) et de liberté. Mais, à vrai dire, cette aspiration à une modernité renouvelée aux sources d'une Antiquité que l'on feint parfois de découvrir, ne serait en elle-même originale si elle n'avait été — fait spécifique — presque constamment consciente, comme en témoigne, on le sait, la lettre célèbre de Gargantua à son fils Pantagruel :

« Le temps était encore ténébreux et sentant l'infélicité et calamité des Goths qui avaient mis à destruction toute bonne littérature. Mais, par la bonté divine, la lumière et dignité a été de mon âge rendue ès lettres. »

Affirmation aussi enthousiaste que péremptoire qui n'aurait nulle peine à nous persuader, si par tradition nous ne l'étions déjà, qu'en cette aube d'un âge nouveau, celui « de l'Arioste et de Machiavel, de Luther et de Rabelais, de Ronsard et de Spenser, de Camoens et de saint Jean de la Croix », tous tendent « vers plus de science, plus de connaissances, plus de maîtrise de la nature, plus d'amour de la beauté » (J. Delumeau).

Tout ne serait-il donc que lumière et éclat ? Eclat des lettres et des arts, certes, mais éclat aussi d'une certaine existence aristocratique où l'idéal de gloire du *Cortegiano* s'épanouit dans les splendeurs de la fête ? Faut-il, en d'autres mots, au risque de gommer les contradictions et de rejeter un certain passé, il est vrai explicitement refusé par les contemporains, penser la Renaissance en termes d'unité organique et de rupture ou bien en termes de multiplicité et de continuité ?

Même si l'on s'en tient au seul domaine de la vie culturelle, comme le souhaite E. Garin, la Renaissance n'est pas une d'abord et surtout au regard de la géographie et de l'histoire. Comment pourrait-il en être autrement quand on sait que le terme s'applique aussi bien à l'Italie du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle qu'à la France des guerres de Religion ? Et même si l'on restreint son champ visuel au seul territoire national et au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle — ce qui, par convention, sera le cas de cet ouvrage — il n'est pas concevable de s'accrocher au mythe d'une unité factice.

Une, la Renaissance ne l'est pas davantage si cela doit signifier qu'elle ne doit tout qu'à elle-même et à l'Antiquité fictivement restituée dans sa pureté. Sans aller jusqu'à parler de « crépuscule de la Renaissance » en « problématisant le terme à l'instar de ceux de maniérisme et de baroque » (J.-C. Margolin), sans nier « le caractère infiniment original de l'esthétique et du développement des arts des <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècles européens » (id.), appuyé sur un plus grand esprit de méthode et un contrôle rationnel, il demeure, d'une part, que la Renaissance n'est pas première de sa série (songeons à la Renaissance carolingienne, à celle du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle), d'autre part, que, loin de procéder d'une génération spontanée, elle sourd du terreau médiéval pour reprendre la métaphore chère à Huizinga :

« Dans le jardin de la pensée médiévale, parmi les exubérantes végétations, croissait peu à peu le classicisme. D'abord, ce ne fut qu'une forme ; cela ne devient une respiration que plus tard ; l'esprit et les croquis d'expressions que nous avons coutume de considérer comme surannés, médiévaux, ne meurent pas tout d'un coup (...). Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la Renaissance est d'abord une forme extérieure avant de devenir un esprit nouveau. »

Enfin, même s'il est vrai, comme M. Foucault s'est attaché à le démontrer dans *Les Mots et les*

*Choses*, que le souci et le constat d'harmonie définissent pour une part la vision renaissante du monde, il reste qu'elle est aussi le lieu « d'une difficile cohabitation de la volonté de puissance et d'une science encore balbutiante, du désir de beauté et d'un appétit malsain de l'horrible, un mélange de simplicité et de complication, de pureté et de sensualité, de charité et de haine » (J. Delumeau).

Certes, il ne s'agit pas de commettre l'erreur inverse et de vouloir à toute force et au prix d'un insoutenable paradoxe étouffer la Renaissance sous la chape de la peur et des ténèbres comme on le fit à tort pour le Moyen Age. Il s'agit simplement de se préserver des faux éclats d'une « nouveauté » parfois réelle mais parfois aussi plus affirmée que vraiment maîtrisée.

## PREMIÈRE PARTIE

# LES ANNÉES D'ENTHOUSIASME ET DE RENOUVEAU (début du siècle - 1534)

### CHAPITRE PREMIER

## LES CONDITIONS DU RENOUVEAU ET LES FONDEMENTS DE L'HUMANISME

### I. — L'autre monde

« Notre monde vient d'en trouver un autre » constatera Montaigne dans les dernières années du siècle. L'affirmation est juste mais incomplète. De fait, au risque de jouer quelque peu sur les mots, on peut dire que, de la fin du xv<sup>e</sup> siècle à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, l'ancien monde découvre tout en même temps que, d'une part, il existe un autre monde et que, d'autre part, le monde est autre qu'on ne l'imaginait. Bouleversement quantitatif et qualitatif qui touche et la géographie et la cosmographie.

1. **Un autre monde.** — Le grand dessein du xv<sup>e</sup> siècle, rendu possible par la mise au point de la caravelle (milieu du siècle), vaisseau allongé et à la voilure puissante, et par une sensible encore que relative amélioration des procédés de navigation (la commode projection de Mercator ne date que de 1570), a été la jonction avec les Indes. C'est elle qui justifie toutes les mis-

sions portugaises le long des côtes africaines. Après une progression relativement lente pendant les trois premiers quarts de siècle, les événements s'accélèrent à partir de 1480. L'embouchure du Congo est bientôt atteinte, le tropique méridional est dépassé en 1486, le Cap est doublé par Barthélemy Diaz en 1487. La jonction elle-même sera l'œuvre de Vasco de Gama qui touche Calicut le 20 mai 1498. « Il faudra dix ans aux Portugais pour édifier leur empire des Indes et fonder leur monopole séculaire » (Bennassar et Jacquart).

Ce dessein, c'est aussi celui de C. Colomb (1451-1506), Génois qui, après des années de négociations, d'intrigues et de controverses, parvient à persuader le souverain espagnol de l'aider dans son entreprise. Assuré qu'on peut atteindre les Indes par la route occidentale, Colomb, bénéficiant d'une féconde erreur, découvre, malgré lui et sans le savoir, un nouveau continent. Celui-ci entre dans la géographie théorique des Européens lorsqu'en 1507 un érudit introduit dans sa *Cosmographiae Introductio* une lettre d'Amerigo Vespucci en traitant. L'Amérique était née.

2. Un monde autre. — Tandis que, pendant les décennies qui suivent, se poursuit l'exploration des terres nouvelles et que se multiplient les échanges, la plupart des grands Etats d'Europe s'engageant progressivement dans ce qui, tout en restant une aventure, devient de plus en plus une exceptionnelle entreprise commerciale, l'ancienne et usuelle (encore que depuis longtemps discutée) *imago mundi*, fondée sur les conceptions aristotéliennes et les explications mathématiques du géographe et astronome Ptolémée, se trouve radicalement bouleversée par le système d'un chanoine polonais, N. Copernic (1473-1583), qui, dans son *De Revolutionibus orbium coelestium* (1543), substitue l'héliocentrisme au géocentrisme et à la vision d'un monde clos, fini et hiérarchisé, celle d'un monde homogène et infini.

3. Portée des découvertes. — Pour décisives que nous semblent (et que soient) ces découvertes, elles n'ont, il faut le constater, que fort peu touché les contemporains, même ceux qui, par leur position, leur culture et leur curiosité intellectuelle, auraient pu ou dû y être sensibles. Cela tient à plusieurs causes : d'abord — et c'est une cause qui vaut en tous lieux et à toutes époques — il est toujours très difficile de changer ses habitudes et ses réflexes intellectuels, surtout lorsque ce changement doit déboucher sur une représentation du monde

radicalement différente ; ensuite il faut tenir compte de la lenteur extrême avec laquelle les informations sont alors transmises, si bien que ce qui, aujourd'hui, nous apparaît (nous pensons à la découverte de terres inconnues) comme une aventure, une, continue et transcendante à l'endroit des expéditions particulières, a probablement semblé aux hommes de l'époque, privés du recul nécessaire, quelque chose d'essentiellement discontinu et anecdotique. Leur géographie mentale ne s'en trouve pas vraiment modifiée et l'on peut même affirmer que les découvertes, loin de détruire le fantastique et le merveilleux médiéval, s'y sont fort aisément intégrées et assimilées. Il faut attendre la fin du siècle pour voir des moralistes et des philosophes comme Bodin ou Montaigne en tirer des enseignements d'ordre sociologique ou éthique. Enseignements sociologiques chez Bodin qui, à partir de là, construit une théorie de la loi en rapport avec les saisons et les climats, enseignements éthiques chez Montaigne, associés, dans le chapitre *Des Coches*, à un don de prophétie qui, avec le recul, se révèle remarquable :

« Si nous concluons bien de notre fin, et ce poète de la jeunesse de son siècle, cet autre monde ne fera qu'entrer en lumière quand le nôtre en sortira. L'univers tombera en paralysie ; l'un membre sera perclus, l'autre en vigueur.

« Bien crains-je que nous aurons bien fort hâté sa déclinaison et sa ruine par notre contagion, et que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. »

Enfin — et ici nous pensons surtout à la révolution copernicienne — il ne faut jamais perdre de vue que, pour un esprit du xvi<sup>e</sup> siècle, il n'y a pas solution de continuité entre l'ordre du physique — en l'occurrence de l'astrophysique — et l'ordre du métaphysique. Or, « s'il est vrai que Copernic ouvre la voie à la théorie de l'attraction universelle en niant la théorie aristotélicienne du lieu naturel au bénéfice de l'assertion platonicienne que le semblable attire son semblable, s'il est vrai que cela entraîne une conception de la gravité qui infirme celle de la « Terre, centre du monde », il demeure que la révolution copernicienne est d'abord une révolution épistémologique » (G. Giannoni) et qu'à ce titre elle met très vite en cause la toute-puissance de la perspective théologique. Les esprits clairvoyants, au nombre desquels se trouve Luther, ne s'y tromperont pas et l'on connaît la subtile et significative mise en garde du cardinal théologien Bellarmin indiquant, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, que, somme toute, « ces théories doivent s'entendre comme des instructions aptes à décrire les apparences ». C'est-à-dire seulement les apparences.

## II. — Un passé restauré

1. **Les lettres antiques et l'humanisme italien.** — S'il est sûr que le Moyen Age n'a pas méconnu les œuvres de l'Antiquité classique, il n'en a généralement eu qu'une vision partielle et souvent inexacte, déformée par les gloses et les interpolations.

Le premier travail des humanistes fut donc philologique : il s'agit d'éditer, de traduire, de commenter et de publier, ce à quoi s'employèrent, durant le xv<sup>e</sup> siècle, les érudits italiens, guidés et appuyés au début par des Grecs exilés : à Rome, Léonardi Bruni traduit Aristote, Laurent Valla (1407-1457), Thucydide, Poggio, Diodore de Sicile. A Venise, Alde Manuce (1449-1515) publie en vingt ans vingt-sept *editiones principes* d'auteurs grecs de référence, tandis qu'à Florence, fort du soutien de Cosme de Médicis, Marsile Ficin (1433-1499), après une traduction du *Corpus Hermeticum* (1463), consacre l'essentiel de son activité à l'édition et au commentaire de Platon et Plotin. Ficin et ses épigones, dont la lecture de Platon reste largement tributaire des interprétations de saint Augustin, des mystiques allemands et de Nicolas de Cuse, eurent le mérite de pourvoir l'humanisme d'une philosophie dépassant les simples préoccupations philologiques ou morales et affirmant avec force la liberté de la volonté humaine et la primauté de l'amour sur la raison.

2. **Les premiers humanistes français.** — Tout marqués qu'ils furent par l'humanisme italien et son apport philologique, les premiers humanistes français essayent d'associer culture antique et passé national à l'exemple de Cl. de Seyssel (1455-1520), traducteur de Xénophon mais aussi auteur des *Louanges du roi Louis XII* (1508).

A) *Guillaume Fichet*, bibliothécaire de la Sorbonne, a traduit Salluste et introduit en France le néoplatonisme florentin.

B) *Robert Gaguin* (1425-1501), général de l'ordre des Trinitaires, traducteur de César (1485) et auteur du *De Origine et gestis Francorum Compendium*, a joui au tournant du xvi<sup>e</sup> siècle d'un prestige considérable auprès d'esprits aussi éminents qu'Érasme et a largement contribué au rayonnement intellectuel de Paris, « illustre patrie de tous les arts » (F. Beroaldo).

C) *Guillaume Budé* (1468-1540) laisse une œuvre d'une variété exemplaire. Prévôt des marchands, maître des requêtes et conseiller officiel de François I<sup>er</sup>, il témoigna d'un constant intérêt pour les questions politiques, juridiques et économiques

comme le prouvent ses *Annotations aux Pandectes* (1508) et son *De Asse* (1514). La publication en 1529 de ses *Commentaires de la langue grecque* lui valut la réputation de premier helléniste d'Europe, mais un helléniste soucieux de soumettre la sagesse grecque à la sainteté de l'Évangile comme l'exprime le *De transitu hellenismi ad christianismum* (1534). L'œuvre de cet authentique humaniste chrétien trouve sa consécration dans la part qu'il prit, auprès de François I<sup>er</sup>, à la fondation du Collège royal (1530), symbole de la rupture avec le vieil enseignement scolastique de l'université médiévale.

### III. — Une foi renouvelée

L'exemple de Guillaume Budé nous montre qu'aucun de ces érudits ne considère la restauration des *studia humanitatis* comme une fin en soi. Il n'est pour eux de véritable humanisme que dans l'association du scrupule philologique et de l'exigence éthique. C'est la raison pour laquelle, historiquement mais aussi substantiellement, le renouveau des études grecques et latines est inséparable d'une réflexion sur les contenus et les pratiques de la foi chrétienne.

1. **Le renouveau des études hébraïques.** — Plus encore qu'aux études grecques, le Moyen Âge n'avait accordé qu'une attention limitée aux études hébraïques, si l'on met à part le cas de l'Espagne où celles-ci restèrent toujours actives non seulement à cause de la présence d'une puissante communauté juive établie jusqu'à l'expulsion de 1492 mais aussi à cause de l'influence directe exercée par la philosophie arabe sur les travaux d'exégèse et de mystique. Leur renouveau, commencé au xv<sup>e</sup> siècle, est lié à deux noms, celui de l'Italien Pic de La Mirandole et celui du Rhénan Reuchlin.

A) *Pic de La Mirandole* (1463-1494) est sans doute une des figures les plus fameuses et les plus énigmatiques de la Renaissance italienne non seulement parce qu'elle est auréolée du quadruple prestige de la naissance, de la fortune, de la beauté et du savoir mais aussi parce qu'elle symbolise, mieux que toute autre, l'enthousiasme et l'érudition du premier humanisme. Cette érudition devient encyclopédique dans les neuf cents thèses, précédées d'un important *Discours sur la dignité de l'homme*, qu'il se déclarait prêt à soutenir et qui constituent une véritable somme des connaissances humaines de l'époque. Or, si beaucoup de celles-ci sont tributaires de la pensée antique et médiévale, certaines ne se comprennent

d'abord se lire comme un livre en train de s'élaborer, témoignant de cette élaboration et ne cessant de la déclarer. Autrement dit, les *Essais* sont avant tout un commentaire des *Essais*, et ce, parce que l'auteur et l'objet sont un seul et même personnage, nullement dissociés comme ils peuvent l'être dans une vision autobiographique de caractère spéculaire mais unis au point de réagir l'un sur l'autre :

« Me peignant pour autrui, je me suis peint en moy de couleurs plus nettes que l'estoyent les miennes premières. Je n'ay pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait » (II, 18).

Deuxième précaution : que ce livre soit simultanément consubstantiel à son objet et à soi-même, d'une part, désordonné, d'autre part, implique que le désordre ne masque l'ordre que dans l'exacte mesure où il le signifie. Le livre, dans l'entrelacs de ses répétitions et de ses contradictions, dans la profusion de ses détails apparemment anodins (mais importants justement parce que anodins), mime l'imperfection essentielle que, comme livre de sagesse, il nous enseignait : imperfection de notre connaissance qui n'est jamais plus qu'un effleurement des apparences, elles-mêmes changeantes et contradictoires. « Marqueterie mal jointe », le livre de Montaigne est branlant comme le sont l'homme et le monde. C'est pourquoi, en définitive, sûr et fort d'une ignorance consciente d'elle-même, il ne vise pas à construire un homme idéal mais à préserver, à « conserver » ce qu'il a saisi d'un homme parmi les autres qui, dans l'ondoielement et le « change », a cru découvrir les figures de la permanence, sa substance même :

« Somme, me voicy après à achever cet homme, non à en refaire un autre. Par long usage cette forme m'est passée en substance, et fortune en nature » (III, 10).

## CHAPITRE III

### D'AUTRES GOÛTS POUR UN AUTRE SIÈCLE

#### I. — La poésie

1. « Prébaroque » ou baroque ? — « Les contenus baroques (sujets, thèmes, symboles) me semblent réductibles pour la plupart à quelques idées, ou schémas moteurs — le mouvement étant toujours ici le principe animateur de l'œuvre d'art — que je répartirais en deux séries qui aboutissent l'une et l'autre à des *états extrêmes* : d'une part, la puissance, la grandeur, l'exaltation, la démesure, avec le risque de rupture, de chute (et la menace de la mort). D'autre part, la puissance, mais la puissance effervescente, qui se déploie en fluidité, fuite, métamorphose allant jusqu'au déguisement et à toutes les attitudes de l'ostentation. Ces états extrêmes s'alimentent aux sentiments contrastés de la vie et de la mort, du paraître et de l'être. La première série d'idées, qui suppose la plus haute tension vitale, prospère en climat tragique. La seconde refuse le tragique, elle engendre volontiers des formes capricieuses, tourbillonnantes ou grotesques (si l'on veut bien se rappeler ce que furent d'abord les « grotesques » et la définition qu'en donne Montaigne : « figures fantasques qui n'ont de grâce qu'en la variété et étrangeté ») ; une détente, un abandon au multiple, à l'accident, au devenir, au « change », au « passage », pour parler comme Montaigne, caractérise ce baroque-là qui est, au jugement de Jean Rousset, le vrai baroque, le « plein baroque », celui dont les affinités aux formes berninesques, au jaillissement et au ruissellement des fontaines de la place Navone, aux façades mouvantes et comme reflétées dans une eau qui frissonne, se révèlent avec le plus d'évidence. Ce plein baroque appartient presque tout entier au XVII<sup>e</sup> siècle. A l'âge précédent, c'est Montaigne qui le préfigurait le plus indiscutablement. Ne répondraient à cette idée du baroque que ceux qui cèdent à l'esprit du changement et de la métamorphose, qui se complaisent dans l'immanence et le devenir. En revanche, ceux qui souffrent le devenir et ne se contentent de la métamorphose que parce qu'il est commandé au chrétien d'accepter sa condition mortelle, un d'Aubigné, un Sponde, un Chassignet, qui ne cessent pas d'aspirer à l'Un, à l'Être, au Dieu transcendant qui les sauvera de la mort, ces poètes

qui sont de tous les plus déchirés et dont l'œuvre est un chant d'expérience, seraient à ranger parmi les « prébaroques ». Toujours en quête d'un style que la gravité même et le caractère existentiel de leurs expériences les empêcheraient de trouver » (1).

Compte tenu des limites matérielles et chronologiques qui sont les nôtres ici, ce texte de Marcel Raymond nous semble poser avec précision les problèmes que soulève l'utilisation — inévitable — du concept de baroque :

- problème de sa définition : baroque, esthétique de l'ambiguïté, de la métamorphose, de l'ostentation ;
- problème de sa relation avec les arts plastiques auxquels il s'est d'abord appliqué ;
- problème de son historicité : l'accepter (2), c'est, d'une part, en lier l'origine et les développements à des causes externes (3), c'est, d'autre part, lui supposer une évolution. D'où l'opposition entre le « plein-baroque » et le « prébaroque ».

Notre propos n'est pas ici de discuter les réponses aux questions suggérées par M. Raymond. Tout en considérant qu'elles sont toutes révisables sinon réfutables, dans leur formulation (ce qui revient à leur en substituer d'autres) mais aussi dans leur objet (ce qui revient à dénier toute validité, tout caractère opératoire au concept lui-même), nous estimons qu'elles permettent, ne serait-ce qu'à titre provisoire, de mettre en évidence l'originalité de certains créateurs de la fin du siècle tout en les rattachant à une tradition.

(1) Marcel RAYMOND, Préalable à l'examen du baroque littéraire français dans *Baroque et Renaissance poétique*, Paris, J. Corti, 1964, p. 58-59.

(2) Ce que refusait, par exemple, Eugenio d'Ors.

(3) En l'occurrence, le rapport entre Baroque et triomphe de la Contre-Réforme.

Cette tradition, ce n'est pas seulement celle qu'ils ouvrent — le prébaroque étant, si l'on veut systématiser le point de vue de M. Raymond, des baroques malgré eux — mais aussi celles dans laquelle ils prennent rang derrière des aînés prestigieux dont ils développeraient des tendances latentes. Parmi eux, Ronsard dont les « prébaroques » seraient, pour partie du moins, les héritiers.

L'antithèse, parfois saisissante, entre la vie et la mort, l'indissolubilité de leur lien, douloureusement vécue, apparaissent comme le thème fondamental de trois recueils publiés dans les dernières années du siècle : *Les Stances de la Mort* et *Les Sonnets sur le mesme subject* (1583) de Jean de Sponde (1557-1595), calviniste érudit et convaincu qui, dans les dernières années de sa vie, s'attache à réfuter les thèses de Th. de Bèze ; *Le Mespris de la vie et consolation contre la Mort* (1594) de Jean-Baptiste Chassignet (1570 ? - 1635). Elles s'associent au thème de la métamorphose qui n'est, les comparaisons, les répétitions et la polysémie aidant, que le jeu constamment recommencé du même et de l'autre.

2. **Le préclassicisme.** — Le débat est, sur ce point, moins vif, encore qu'il ne faille jamais oublier que certains thèmes baroques peuvent parfois se mouler dans une forme réputée classique.

Avant que Malherbe ne vînt, des voix s'étaient déjà fait entendre qui visaient à moins d'éclat et à plus de retenue.

Une seule est véritablement passée à la postérité (1) : celle de Philippe Desportes (1546-1606).

(1) Le plus célèbre disciple de Desportes fut Jean Bertaut (1552-1611).

Ce panégyriste et confident d'Henri III fut au dernier des Valois ce que Ronsard avait été à Charles IX. Adulé par ses contemporains, ce courtisan comblé et heureux de l'être, hésitant toujours un peu entre le libertinage et la piété (il traduisit des Psaumes dans ses dernières années), retrouve, assez curieusement, le détachement assez lointain qui caractérisait les poètes de cour de la première génération. Sur des thèmes anciens, débarrassés de pesanteurs mythologiques ou philosophiques, il aime s'adonner à l'analyse parfois subtile de la psychologie amoureuse, ce qui lui valut l'épithète — discutable — de précieux.

## II. — La prose

1. **La tradition du conte.** — Tandis que Noël du Fail continue la tradition du conte philosophique, illustrée par l'*Heptaméron*, dans les *Contes et Discours d'Eutrapel* (1585), celle de la nouvelle un peu leste (ce qui était également le cas chez Marguerite de Navarre) se perpétue dans le *Printemps* d'Hyver (1572) et surtout le *Moyen de Parvenir* de Beroalde de Verville... qui est, lui, plus que leste. Guillaume Bouchet dans ses *Serées* (soirées) (1584) et Cholières dans ses *Après dinées* (1585), quant à eux, pratiquent plutôt la satire de mœurs.

2. **La prose d'idées.** — On constate, dans les dernières années du siècle, un renouveau du stoïcisme, conçu non plus comme un ensemble d'attitudes morales telles que Plutarque les avait décrites, mais comme un système cohérent. Ce renouveau est largement dû à Juste Lipse qui en expose les principes dans le *De Constantia* (1583) puis dans sa *Manuductio* (publié seulement en 1604). On en

trouve des traces précises chez Guillaume du Vair, auteur d'un *Traité de la constance* (1590) et d'un *Traité de la philosophie morale des stoïques* que ni Descartes ni même Bossuet ne négligeront de lire et, dans une moindre mesure, chez le très éclectique Pierre Charron, étonnant chanoine qui, dans *La Sagesse*, professe une admiration enthousiaste pour la vertu naturelle et se veut à la fois disciple de Juste Lipse et de Montaigne.

## CONCLUSION

On pourrait, pour conclure, se borner à dresser une liste des innovations nombreuses dont le XVI<sup>e</sup> siècle, malgré le poids de l'héritage médiéval, a enrichi notre tradition littéraire : il faudrait alors citer le renouvellement des formes poétiques, l'introduction des débats d'idées dans des genres auxquels ils étaient jusqu'alors étrangers, les progrès du français dans des domaines qui jusque-là lui étaient fermés — progrès dont les *Essais* apportent un témoignage éclatant.

Pourtant, au regard de l'histoire littéraire mais aussi de l'histoire des mentalités prise dans leur longue durée, son originalité nous semble être ailleurs, et plus précisément dans deux contradictions qu'il a plus ou moins confusément éprouvées et qu'il a tenté plus ou moins heureusement de résoudre.

D'abord, ce siècle a nourri deux ambitions apparemment opposées : être français tout en se nourrissant aux sources de la culture antique. Mieux : d'autant plus français qu'il était plus fidèle à l'Antiquité.

La question n'est pas de savoir si la prétention était fondée ou si la méthode était bonne. La leçon en tout cas fut retenue et s'il n'est pas vrai que la Renaissance ait découvert l'Anti-

quité, il est vrai, en revanche, qu'elle fut la première à l'assimiler à notre tradition morale et culturelle, à ce que Malraux nomme notre imaginaire :

« Alexandre, dans le roman qui porte son nom, n'était pas édifiant, n'atteignait qu'à la merveille. Donc, pas exemplaire [...] L'exemplarité ne pouvait prendre d'autre forme que la sainteté [...] Jusque-là, l'imaginaire religieux, seul, s'était prévalu de cette vérité. La légende, le conte, « les romans », tout cela peuplait le merveilleux, donc le jeu. Même Perceval. Mais l'histoire romaine, elle aussi, se réclame de la vérité : histoire qui ne se limite ni à la succession des faits ni à la chronique, et qui échappe au merveilleux. A l'exception des saints et des prophètes, il n'y avait pas plus de grands hommes dans la mémoire des chrétiens que de chevaliers aux porches des cathédrales. Le temps où l'imaginaire-de-Vérité s'affaiblit assez pour que l'on acceptât une grandeur comparable à celle du Saint, indépendante de Dieu, fut un moment de la métamorphose du rêve [...] Ce nouvel imaginaire n'est pas un monde de l'art, de la littérature, mais il les englobe : sans Plutarque, peut-être pas de Michel-Ange ; certainement pas de Corneille... Le classicisme français finira par la victoire de l'Histoire Ancienne sur l'Histoire Sainte... » (1).

Ensuite, ce siècle qui a si fortement associé beauté, art et morale, n'a sans doute pas tenu toutes les promesses qu'il avait faites. Là encore il ne s'agit pas de savoir si l'esthétique baroque ou si l'esthétique classique accomplissent ou trahissent l'esthétique renaissante. Le seul enjeu directement appréciable est d'ordre éthique. Or, si le xvi<sup>e</sup> siècle fut le siècle de l'humanisme, il fut aussi le premier à en éprouver les déchirements et les contradictions — dont nous savons, par ailleurs, qu'ils furent appelés à une belle et durable carrière !

Souvenons-nous. Rabelais disait : « Je ne bastis que pierres vives, ce sont hommes. » Deux générations plus tard, Montaigne semble lui répondre lorsqu'il déclare : « Je ne forme pas l'homme, je le récite. » Bâtir, réciter. A l'enthousiasme un peu téméraire du premier s'oppose la sagesse un peu désabusée du second. L'écart, il est vrai, est à la mesure des querelles allumées et des principes bafoués. Mais la sagesse de l'un supposait probablement l'enthousiasme de l'autre. La partie valait d'être jouée et l'on peut dire du siècle tout entier ce que Saint-Beuve disait de Ronsard : « Il osa trop, mais l'audace était belle. »

(1) A. MALRAUX, *L'homme précaire et la littérature*, p. 45-47.



## BIBLIOGRAPHIE

### I. — TEXTES LITTÉRAIRES

Les limites de l'ouvrage nous interdisent de donner une bibliographie des textes du XVI<sup>e</sup> siècle, même des plus importants. Les collections de poche permettent d'accéder aux œuvres les plus célèbres (Rabelais, du Bellay, Ronsard, Montaigne, entre autres) ; les grands éditeurs comme Gallimard (La Pléiade) ou Garnier offrent les textes dans des éditions critiques, munies d'introductions plus ou moins volumineuses ; enfin, l'éditeur Droz fournit dans ses collections « Textes littéraires » et « Travaux d'Humanisme et de Renaissance » des textes, majeurs ou (réputés) mineurs, dans des éditions le plus souvent remarquables par leur érudition.

### II. — BIBLIOGRAPHIES

- Bibliographie internationale de l'Humanisme et de la Renaissance*, Droz, périodique (1<sup>er</sup> vol. en 1966).
- A. CIORANESCO, *Bibliographie de la littérature française du XVI<sup>e</sup> siècle*, Slatkine, reprints, 1975.
- O. KLAPP, *Bibliographie der französischen Literaturwissenschaft*, Vittorio Klostermann, publ. annuelle.

### III. — HISTOIRE LITTÉRAIRE

- D. MÉNAGER, *Introduction à la vie littéraire au XVI<sup>e</sup> siècle*, Bordas-Mouton, 1968.
- R. MORÇAY, *La Renaissance*, de Gigord, 1933-1935 (*Histoire de la littérature française* publiée sous la direction de J. CALVET, t. II et III).
- J. MOREL, *La Renaissance*, dans *Littérature française*, III, Arthaud, 1973, p. 169-194.

### IV. — GRAMMAIRE, POÉTIQUE, TRADUCTIONS

- R. AULOTTE, *Amyot et Plutarque. La traduction des « moralia » au XVI<sup>e</sup> siècle*, Droz, 1965.
- F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, t. II, Colin, 1967 (éd. avec bibliographie mise à jour).
- J.-C. CHEVALIER, *Histoire de la syntaxe. Naissance de la notion de complément dans la grammaire française (1530-1750)*, Genève, 1968.
- M. FUMAROLI, *L'Age de l'éloquence. Rhétorique et « res litteraria » de la Renaissance au seuil de l'âge classique*, Droz, 1980.
- Ch.-L. LIVET, *La grammaire française et les grammairiens du XVI<sup>e</sup> siècle*, Slatkine, reprints, 1967.
- A. LORIAN, *Tendances stylistiques dans la prose narrative française au XVI<sup>e</sup> siècle*, Klincksieck, 1978.
- F. RIGOLOT, *Le texte de la Renaissance*, Droz, 1982.
- M. SIMONIN, *Vivre de sa plume au XVI<sup>e</sup> siècle ou la carrière de François de Belleforest*, Droz, 1992.

V. — CIVILISATION, HISTOIRE, MENTALITÉS,  
RELIGION, PHILOSOPHIE

- G. BEDOUELLE, *Lefèvre d'Étaples et l'intelligence des Écritures*, Droz, 1976.
- B. BENNASSAR et J. JACQUART, *Le XVI<sup>e</sup> siècle*, Colin, 1972.
- C. BLUM, *La représentation de la mort dans la littérature française de la Renaissance*, Champion, 1989, 2 vol.
- J. BURCKHARDT, *La civilisation de la Renaissance en Italie*, 2 vol., Gonthier, 1958 (trad. française).
- J. CADIER, *Calvin*, PUF, 1966.
- J. CÉARD, *La Nature et les prodiges. L'insolite au XVI<sup>e</sup> siècle*, Droz, 1977.
- P. CHAUNU, *Le temps des réformes. La crise de la chrétienté, l'éclatement*, Fayard, 1976 (2<sup>e</sup> éd.).
- J. DELUMEAU, *Naissance et affirmation de la Réforme*, PUF, 1965.
- *La civilisation de la Renaissance*, Arthaud, 1967.
- L. FEBVRE et H. J. MARTIN, *L'apparition du livre*, Albin Michel, 1958.
- J. FESTUGIÈRE, *La philosophie de l'Amour de M. Flécin et son influence sur la littérature française au XVI<sup>e</sup> siècle*, Vrin, 1942.
- M. FOUCAULT, *Les mots et les choses*, Gallimard, 1966.
- E. GARIN, *L'éducation de l'homme moderne (1400-1600)*, Fayard, 1968 (trad. française).
- M. P. GILMORE, *Le monde de l'humanisme (1453-1617)*, Payot, 1955 (trad. française).
- J. HUIZINGA, *L'automne du Moyen Age*, Payot, 1977 (nouv. éd. et trad. française).
- F. LESTRINGANT, *L'atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Albin Michel, 1991.
- J.-C. MARGOLIN, *L'idée de nature dans la pensée d'Erasmus*, Verlag Helbing und Lichtenhahn, 1967.
- *L'humanisme en Europe au temps de la Renaissance*, PUF, 1981.
- P. MESNARD, *L'essor de la philosophie politique du XVI<sup>e</sup> siècle*, Vrin, 1952 (2<sup>e</sup> éd.).
- A.-M. SCHMIDT, *Jean Calvin et la tradition calvinienne*, Le Seuil, 1957.

VI. — PROSE NARRATIVE

- N. CAZAURAN, *L'« Heptaméron » de Marguerite de Navarre*, SEDES, 2<sup>e</sup> éd., 1991.
- L. FEBVRE, *Autour de l'« Heptaméron »*. *Amour sacré, amour profane*, Gallimard, 1944.
- P. JOURDA, *Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, reine de Navarre*, 1930.
- K. KASPRZYK, *Nicolas de Troyes et le genre narratif en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Klincksieck, 1963.
- G. MATHIEU-CASTELLANI, *La conversation conteuse. Les nouvelles de Marguerite de Navarre*, PUF, 1991.
- G. PÉROUSE, *Les nouvelles françaises du XVI<sup>e</sup> siècle*, Droz, 1977.
- L. SOZZI, *Les Contes de Bonaventure Des Périers, Contribution à l'étude de la Nouvelle française de la Renaissance*, Turin, Pubblicazioni delle Facoltà di Lettere e Filosofia, 1964.

VII. — RABELAIS

- M. BAKHTINE, *L'œuvre de Rabelais et la culture populaire au Moyen Age*, Gallimard, 1970 (trad. française).
- G. DEFAUX, *Pantagruel et les sophistes*, La Haye, 1973.
- G. DEMERSON, *L'œuvre de Rabelais*, Balland, 1986.
- M. de DIEGUEZ, *Rabelais par lui-même*, Le Seuil, 1960.
- L. FEBVRE, *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle ; la religion de Rabelais*, Albin Michel, 1962 (nouv. éd.).

- M. HUCHON, *Rabelais grammairien. De l'histoire du texte aux problèmes d'authenticité*, Droz, 1981.  
 M. LAZARD, *Rabelais et la Renaissance*, PUF, 1979.  
 J. PLATTARD, *L'œuvre de Rabelais*, Champion, 1967 (rééd. du texte de 1910).  
 F. RIGOLOU, *Les langages de Rabelais*, Droz, 1972.  
 V.-L. SAULNIER, *Le dessein de Rabelais*, SEDES, 1957.  
 Numéro spécial des « THR » (21), Droz, 1988 (*Rabelais en son demi-millénaire*).

#### VIII. — MONTAIGNE

- A. COMPAGNON, *Nous Michel de Montaigne*, Seuil, 1980.  
 M. DREANO, *La pensée religieuse de Montaigne*, Nizet, 1969.  
 H. FRIEDRICH, *Montaigne*, Gallimard, 1968 (trad. française).  
 F. GRAY, *Le style de Montaigne*, Nizet, 1967.  
 G. NAKAM, *Montaigne, la manière et la matière*, Klincksieck, 1992.  
 G. NAKAM, *Montaigne et son temps*, Gallimard, 1993.  
 J.-Y. POUILLoux, *Lire les « Essais » de Montaigne*, Maspero, 1970.  
 F. RIGOLOU, *Les métamorphoses de Montaigne*, PUF, 1988.  
 J. STAROBINSKY, *Montaigne en mouvement*, Gallimard, 1983 (rééd. « Folio », 1993).  
 A. TOURNON, *Montaigne, la glose et l'essai*, PUL, 1983.  
 P. VILLEY, *Les sources et l'évolution des « Essais » de Montaigne*, Hachette, 1908.

#### IX. — POÉSIE. GÉNÉRALITÉS. LES RHÉTORIQUES. MAROT. LES LYONNAIS

- J. AYNARD, *Les poètes lyonnais, précurseurs de la Pléiade*, Bossard, 1924.  
 P. BOUTANG, *Commentaire sur quarante-neuf dizains de la « Délie »*, Gallimard, 1953.  
 M. JEANNERET, *Poésie et tradition biblique au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1969.  
 F. JOUKOVSKY, *La gloire dans la poésie française et néo-latine du XVI<sup>e</sup> siècle*, Droz, 1969.  
 P. JOURDA, *Marot*, Hatier, 1950.  
 P. LEBLANC, *La poésie religieuse de Clément Marot*, Nizet, 1955.  
 R. SABATIER, *Histoire de la poésie française. La poésie du XVI<sup>e</sup> siècle*, Albin Michel, 1975.  
 V.-L. SAULNIER, *Maurice Scève*, Klincksieck, 1948.  
 — *Les Élégies de Clément Marot*, SEDES, 1968.  
 A.-M. SCHMIDT, *La poésie scientifique en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Albin Michel, 1939.  
 C. SKENAZI, *Maurice Scève et la pensée chrétienne*, Droz, 1992.  
 P. VILLEY, *Marot et Rabelais*, Champion, 1967.  
 H. WEBER, *La création poétique au XVI<sup>e</sup> siècle en France*, 2 vol., Nizet, 1956.  
 F. ZAMARON, *Louise Labé, Dame de franchise*, Nizet, 1968.  
 P. ZUMTHOR, *Le Masque et la Lumière, la poétique des grands rhéteurs*, Le Seuil, 1978.

#### X. — LA PLÉIADE

- Y. BELLENGER, *La Pléiade*, PUF, 1978.  
 H. CHAMARD, *Histoire de la Pléiade*, 4 vol., Didier, 1939-1940.  
 M. DASSONVILLE, *Ronsard, étude historique et littéraire*, 2 tomes, Droz, 1968.  
 G. DEMERSON, *La mythologie classique dans l'œuvre lyrique de la Pléiade*, Droz, 1972.  
 G. GADOFFRE, *Du Bellay et le Sacré*, Gallimard, 1978.

- G. GADOFFRE, *Ronsard par lui-même*, Le Seuil, 1960.  
 O. POT, *Inspiration et mélancolie. L'épistémologie poétique dans les « Amours » de Ronsard*, Droz, 1990.  
 M. RAYMOND, *L'influence de Ronsard sur la poésie française*, Droz, 1965, 2<sup>e</sup> éd.  
 G. SABA, *La Poesia di Joachim du Bellay*, C. d'Anna, 1962.  
 V.-L. SAULNIER, *Du Bellay, l'homme et l'œuvre*, Hatier, 1951.  
 M. SIMONIN, *Pierre de Ronsard*, Fayard, 1990.  
*Lumières de la Pléiade*, Vrin, 1966.

#### XI. — LE BAROQUE ET AUTOUR DU BAROQUE

- A. BOASE, *Vie de Jean de Sponde*, Droz, 1977.  
 C.-G. DUBOIS, *Le baroque, profondeurs de l'apparence*, Larousse, 1973.  
 M.-M. FRAGONARD, *Essai sur l'univers religieux d'Agrippa d'Aubigné*, Mont-de-Marsan, 1991.  
 G. MATHIEU-CASTELLANI, *Les thèmes amoureux dans la poésie française (1570-1600)*, Klincksieck, 1965.  
 J. MIERNOWSKI, *Dialectique et connaissance dans « La Semaine » de Du Bartas*, Droz, 1992.  
 J. PINEAUX, *La poésie des protestants de langue française (1559-1598)*, Klincksieck, 1971.  
 Y. QUENOT, *Les lectures de La Ceppède*, Droz, 1986.  
 M. RAYMOND, *Baroque et Renaissance poétique*, Corti, 1955.  
 J. ROUSSET, *La littérature à l'âge baroque en France. Circé et le paon*, Corti, 1953.  
 A.-M. SCHMIDT, *Etude sur le XVI<sup>e</sup> siècle*, Albin Michel, 1967.  
 V.-L. TAPIÉ, *Le baroque*, PUF, 1968 (3<sup>e</sup> éd.).  
 H. WÖLFFLIN, *Renaissance et Baroque*, Livre de poche, 1967.

#### XII. — LE THÉÂTRE

- J.-C. AUBAILLY, *Le monologue, le dialogue et la sottie. Essai sur quelques genres dramatiques de la fin du Moyen Age et du début du XVI<sup>e</sup> siècle*, Champion, 1976.  
 S. CHARPENTIER, *Pour une lecture de la tragédie humaniste*, Saint-Etienne, 1980.  
 R. GARAPON, *La fantaisie verbale et le comique dans le théâtre français, du Moyen Age à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle*, Colin, 1957.  
 M. LAZARD, *Le théâtre en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, PUF, 1980.  
 R. LEBÈGUE, *La tragédie religieuse en France (1514-1573)*, Champion, 1929.  
 — *La tragédie française de la Renaissance*, SEDES, 1954.  
 — *Le théâtre comique en France de « Pathelin » à « Mélipe »*, Hatier, 1972.  
 — *Etude sur le théâtre français*, 2 vol., Nizet, 1977 (vol. 1).  
 H. LEWICKA, *La langue et le style du théâtre comique français des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, Klincksieck, 1972.  
 M. M. MOUFLARD, *Robert Garnier*, 3 vol., Imprimerie Centrale de l'Ouest, 1961-1964.



## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION .....	3
--------------------	---

### PREMIÈRE PARTIE

#### LES ANNÉES D'ENTHOUSIASME ET DE RENOUVEAU (début du siècle - 1534)

CHAPITRE PREMIER. — Les conditions du renouveau et les fondements de l'humanisme .....	7
I. L'Autre monde, 7. — II. Un passé restauré, 10. — III. Une foi renouvelée, 11. — IV. Les vecteurs de l'humanisme, 15. — V. Ambitions et convictions de l'humanisme, 18.	
CHAPITRE II. — La poésie .....	20
I. Seconde rhétorique et « grands rhétoriciens », 20. — II. Clément Marot, 24. — III. Les femmes et la poésie, 29.	
CHAPITRE III. — La prose .....	31
I. Les goûts anciens, 31. — II. François Rabelais, 32. — III. Contemporains de Rabelais et disciples de Boccace, 49.	

### DEUXIÈME PARTIE

#### LES ANNÉES D'ÉMANCIPATION (1534-1562)

CHAPITRE PREMIER. — Le temps des ruptures.....	51
I. Le revirement de la politique royale, 51. — II. La réforme calviniste, 52.	
CHAPITRE II. — L'émancipation linguistique.....	55
I. Les difficiles progrès du français, 56. — II. Défenses et illustrations du français, 58.	